

Congrès AFSP Toulouse 2007

Atelier n°4 : « Regards croisés sur la notion de génération politique »

RECAPPE Bénédicte (IEP de Bordeaux, SPIRIT UMR 5116, CNRS)

b.recappe@sciencespobordeaux.fr

Mobilisation étudiante et génération politique. Qui précède l'autre ?

Réflexions comparatives à partir de l'étude des mouvements étudiants hongrois (1956) et mexicain (1968)

Derrière l'apparente banalité du mot « génération », se cache un concept polysémique pouvant être appréhendé de bien des manières différentes. Ainsi est-il fréquent de désigner par génération la position dans le cycle de vie (le plus souvent en termes d'opposition entre la génération des adultes et celle des jeunes), mais on peut aussi avoir recours à ce terme pour distinguer les différents âges de la famille (la génération des parents vs celle des enfants et des petits-enfants). Enfin, ce concept est souvent assimilé à celui de « cohorte », c'est-à-dire à un ensemble de personnes ayant vécu à la même époque (la génération de la grande dépression ou celle du baby-boom). Alors que les deux premières définitions permettent d'appréhender les générations en termes de cycles de vie, la troisième renvoie à une toute autre approche : elle conçoit les générations sous l'angle des cohortes politiques et sociales. Or, les générations familiales sont continues car les naissances sont quotidiennes, alors que les cohortes (ou générations sociales) sont délimitées à partir d'événements politiques et culturels susceptibles d'avoir unifié une classe d'âge.

Les participants à un mouvement étudiant ont pour particularité de partager à la fois l'appartenance à une même classe d'âge (la jeunesse), une même cohorte (l'époque) et un même destin collectif (l'engagement dans une mobilisation politique). Or, c'est précisément la conjugaison de ces trois caractéristiques qui sert de fondement à l'expression « génération politique ». Mais parler de conjugaison de caractéristiques n'est-il pas imprécis ? Existe-t-il une relation de causalité entre la cohorte (l'époque) et l'événement politique (le mouvement étudiant) ? Cette question nous amène à nous demander si une « génération politique » est construite *a posteriori*, c'est-à-dire en référence à une action collective ayant marqué l'histoire politique, ou si au contraire elle existe *a priori* et constitue l'un des fondements subjectifs du groupe mobilisé. En d'autres termes, qui de l'action collective ou de la génération contestataire précède l'autre ? L'analyse comparée des mouvements étudiants hongrois (1956) et mexicain (1968) pourra peut-être nous aider à répondre à cette question.

Ainsi, en comparant deux mobilisations étudiantes s'étant produites dans des contextes historiques distincts, nous aurons peut-être quelques chances de mieux cerner les rapports qui existent entre l'événement politique (le mouvement étudiant) et la référence à une génération. En cela, nous suivons les conseils de Theda Skocpol qui recommande aux chercheurs de « briser l'unité du temps et du lieu afin de faire des comparaisons permettant de tester les hypothèses » [Skocpol, 1984]. L'analyse comparée des mouvements hongrois et mexicain nous permettra de tester successivement trois hypothèses : la construction *a posteriori* d'une génération politique, l'existence *a priori* d'une génération contestataire et, enfin, la diffusion du sentiment d'appartenir à une génération militante au cours de la mobilisation.

I - La construction d'une génération politique a posteriori

Lorsque l'on parle de la génération de la guerre ou de la génération des années soixante, c'est finalement de façon rétrospective que l'on unifie une classe d'âge. De la même façon, la première des hypothèses que nous allons aborder semble être à la fois la plus logique et la plus évidente : l'imaginaire collectif retiendrait à travers l'expression « génération politique » la rencontre entre une cohorte et un événement politique. Ainsi, la jeunesse hongroise de 1956 tout comme la jeunesse mexicaine de 1968 se sont, grâce à leur implication dans un vaste mouvement contestataire, toutes deux transformées dans l'imaginaire collectif de leur pays en « générations politiques ». L'analyse comparée de ces deux exemples devrait nous aider à comprendre comment la construction d'une génération politique est étroitement liée à l'importance politique et à la résonance symbolique d'un événement contestataire.

Cinquante ans après l'insurrection hongroise de 1956, on a souvent tendance à oublier que c'est dans l'université que la mobilisation a commencé. Ce sont les étudiants hongrois qui ont appelé à manifester le 23 octobre et, surtout, c'est eux qui ont osé franchir un pas décisif dans la contestation du régime en rédigeant une liste de demandes particulièrement audacieuses. Dès le 20 octobre en effet, les étudiants d'une ville de province nommée Szeged organisèrent une vaste assemblée au cours de laquelle les demandes universitaires cédèrent la place à des questions véritablement politiques [Kiss, 2002]. Entre les demandes purement corporatistes, relatives à la nature des enseignements ou à la création d'une association étudiante indépendante, se glissèrent des revendications beaucoup plus audacieuses comme la révision des relations avec l'Union Soviétique ou l'organisation d'élections libres.

S'inspirant très largement de la pétition des jeunes de Szeged, les étudiants de Budapest rédigèrent deux jours plus tard une liste de demandes dont le caractère politique était encore plus accentué [Méray, 1966]. Mais surtout, les étudiants de Budapest ne se limitèrent pas à rédiger une liste de revendications. Apprenant ce soir-là que les troupes soviétiques entouraient Varsovie, ils appelèrent à manifester dès le lendemain en solidarité avec le gouvernement polonais du réformiste Gomulka. Le mardi 23 octobre 1956, deux cortèges estudiantins se mirent en route vers la statue du général Bem, le général polonais qui avait soutenu la lutte des nationalistes hongrois en 1848. Des milliers d'étudiants défilèrent dans les rues de Budapest, bientôt rejoints par des passants et des travailleurs qui avaient pris connaissance des listes de revendications estudiantines placardées à travers la capitale. Dans la soirée, le mouvement changea de nature et se radicalisa avec l'entrée en scène des ouvriers. Selon l'historien Gyorgy Litván, « les étudiants avaient commencé à parler d'indépendance et de démocratie, ils avaient demandé des réformes, mais quand les ouvriers ont rejoint la manifestation, la foule s'est mise à crier '*Maintenant ou jamais ! Maintenant ou jamais !*' »¹ En s'étendant aux ouvriers et aux employés de Budapest, la mobilisation se transforma en insurrection nationale, contraignant les autorités hongroises à rappeler le communiste réformiste Imre Nagy et à constituer autour de lui un nouveau gouvernement. Mais le 1^{er} novembre, lorsque ce gouvernement abolit le système de parti unique et dénonça le pacte de Varsovie, les dirigeants soviétiques ordonnèrent à leurs troupes de marcher vers la Hongrie. La suite de cet épisode est tristement célèbre : le 4 novembre 1956, les chars soviétiques pénétraient dans Budapest et écrasaient l'insurrection. Les membres du gouvernement furent contraints de fuir, tout comme de nombreux Hongrois d'ailleurs qui optèrent pour l'émigration.²

¹ Entretien avec Gyorgy Litván (Budapest, 21 juin 2004).

² On estime à 200 000 le nombre de Hongrois qui ont fui à l'Ouest après l'insurrection.

La menace que représentait cette mobilisation pour le régime fut à la hauteur de sa réponse : la répression. Dès le premier jour des affrontements, on dénombrait plus de 350 morts [Fejtő, 1996], et quelques jours plus tard, lorsque les troupes soviétiques pénétrèrent dans la ville, le bilan s'assombrit encore. Selon l'office statistique de la Hongrie, les pertes humaines s'élèveraient à 2650 morts, dont 2000 à Budapest, mais comme le fait remarquer Pierre Kende, un amalgame a pu se faire entre les victimes des combats et les disparus durant l'exode [Kende, 1996]. Pour prendre la mesure de cette répression, il faut ajouter aux morts durant les combats, les victimes des arrestations qui suivirent l'écrasement de l'insurrection. Etudiants, ouvriers, journalistes ou militaires qui avaient rejoint le camp de la contestation furent les cibles privilégiées de cette répression. Ainsi, du 4 novembre 1956 au 1^{er} avril 1958, plus de 14 000 Hongrois furent jugés pour des faits liés à la mobilisation de 1956 [Kende, 1996]. Le régime se révéla intraitable et les opposants exécutés par pendaison se comptèrent par centaines.³ Parmi eux, le Premier ministre Imre Nagy fut livré à la police et exécuté en juin 1958 avec quatre membres de son entourage politique. Un étai de fer s'était refermé sur la Hongrie, mais l'importance politique et symbolique de cette insurrection démocratique est restée gravée dans les mémoires.

La mobilisation étudiante mexicaine de 1968 est quant à elle souvent associée au mot « Tlatelolco », du nom de la place tristement célèbre où l'armée écrasa le mouvement en tirant sur la foule des étudiants. Ainsi, la mémoire collective mexicaine associe à ce mouvement étudiant la date de sa répression, le 2 octobre 1968, mais c'est à la fin du mois de juillet que tout a basculé [Rodriguez Kuri, 2003]. Le 23 juillet 1968, une dispute opposant deux groupes d'étudiants avait mal tourné et l'affaire aurait pu s'arrêter là si les agents de la police militarisée, les fameux *granaderos*, n'étaient pas intervenus avec brutalité. Cet incident déclencha durant les jours suivants une série d'affrontements entre étudiants et forces de l'ordre. Croyant pouvoir mettre un terme à l'agitation estudiantine en employant la force, les dirigeants mexicains décidèrent de faire appel à l'armée. Prise au sommet, cette décision fut immédiatement exécutée et dans la nuit du 29 au 30 juillet, l'armée pénétra dans une école préparatoire en détruisant à coups de bazooka la très ancienne porte de ce bâtiment historique. Loin de mettre un terme à l'agitation estudiantine, cette intervention militaire mit au contraire le feu au poudres. Apprenant avec stupeur que l'armée avait pénétré dans une école préparatoire, étudiants, enseignants et autorités universitaires mirent peu de temps à réagir.

Les autorités universitaires annoncèrent dès le 30 juin leur intention de prendre la tête d'une manifestation de protestation prévue pour le lendemain. Rassemblant plus de 100 000 personnes, la manifestation du 1^{er} août confirma l'importance du mouvement et marqua le début de la mobilisation. Très vite, les étudiants des différentes universités de Mexico s'organisèrent en créant un « Comité Coordinateur de la Grève » (CNH). Mais ce fut surtout le dimanche 4 août que le mouvement prit une réelle dimension politique, lorsque les membres du CNH rédigèrent une pétition demandant la libération des prisonniers politiques, l'extinction du corps spécial de police des *granaderos* et l'abrogation des articles 145 et 145 bis du Code Pénal Fédéral qui permettaient la procédure de détention préventive [Lempérière, 1992]. Derrière ces revendications concrètes, ce n'était rien d'autre que la nature répressive d'un système politique dominé depuis quarante ans par un même parti que les étudiants remettaient en question.

Alors que la mobilisation hongroise n'avait duré qu'une quinzaine de jours, le mouvement mexicain s'étendit quant à lui durant tout l'été 1968. Organisant des manifestations qui rassemblèrent

³ Selon Béla Lipták, 289 personnes furent pendues après l'insurrection [Lipták, 2001].

chaque fois plusieurs centaines de milliers de personnes, les étudiants mexicains finirent par placer leur gouvernement dans une impasse. Céder aux revendications des étudiants signifiait remettre en question le fonctionnement même d'un régime dominé par un parti unique, le Parti de la Révolution Institutionnel (P.R.I), mais laisser les étudiants défiler par milliers dans les rues de Mexico était inconcevable alors que le pays s'apprêtait à accueillir en octobre les Jeux Olympiques de 1968. Voyant le nombre de témoins étrangers augmenter chaque jour, le gouvernement mexicain devait choisir, et il « choisit le chemin le plus court : la répression » [Marsal, 1978]. Bien que la question du nombre de victimes fasse encore débat, le nombre d'étudiants tués le 2 octobre pourrait approcher les 400 personnes.⁴ Les Jeux Olympiques purent commencer dix jours plus tard, sans que la question de cette répression ne vienne troubler les festivités. Mais le « massacre de Tlatelolco » restera dans les mémoires et, avec lui, le souvenir de cette génération qui avait osé, pour la première fois, dénoncer la nature même du régime politique.

La « jeunesse hongroise de 1956 » tout comme la « jeunesse mexicaine de 1968 » symbolisent aujourd'hui, chacune dans leur pays, la première tentative d'opposition démocratique au régime politique. Pour comprendre comment la mémoire collective a, dans un cas comme dans l'autre, associé une cohorte de jeunes nés à la même époque à un événement contestataire, il est nécessaire de revenir quelques instants sur la notion même d'« événement ». D'un point de vue purement sémantique, le mot événement signifie « quelque chose arrive » mais, comme le fait remarquer Paul Ricoeur, « tout ce qui arrive ne fait pas événement » car seuls les faits qui surprennent notre attente peuvent être ainsi nommés [Ricoeur, 1991]. L'importance de la façon dont les faits sont perçus nous rappelle le caractère construit de l'événement, de sa perception à son récit, de son interprétation à sa transmission. Ainsi dans le cas hongrois, les dirigeants communistes avaient pris soin d'éloigner de la mémoire collective cette insurrection « contre-révolutionnaire » et « fasciste », et il fallut attendre 1996 pour qu'elle fasse l'objet d'une commémoration officielle.

En contestant pour la première fois la nature autoritaire du régime politique, les étudiants hongrois puis les jeunes mexicains ont participé à une mobilisation qui sera qualifiée d'« événement historique ». Selon Gyorgy Litván, « le soulèvement de Budapest peut rétrospectivement être considéré comme la première crise générale du système de toute son histoire » [Litván, 1996]. De même, le politiste nord-américain Dan Cothran observait que le mouvement de 1968 avait constitué « la plus grande menace que le régime mexicain ait jamais connue depuis des décennies » [Cothran, 1994]. Plus que la façon dont chacune de ces mobilisations fut vécue par ses contemporains, c'est peut-être l'importance qu'on leur accorde rétrospectivement qui permet de comprendre comment les cohortes de jeunes qui y participèrent sont devenues des « générations politiques ». En cela, nous rejoignons Reinhart Koselleck lorsqu'il affirme que « chaque événement donne naissance à la fois à plus et moins que ce qui est contenu dans ses données préalables. » [Koselleck, 1990]. Ainsi, l'événement « engendre en aval une descendance innombrable » [Bensa et Fassin, 2002] et, parmi cette « descendance », il y a la référence à une génération politique.

Rétrospectivement, 1956 symbolise la contestation du totalitarisme et les jeunes qui initièrent cette mobilisation sont aujourd'hui considérés comme de véritables héros. Nombre des leaders du mouvement de 1956 firent leur entrée en politique après l'effondrement du système communiste et, plus généralement, la jeunesse de 1956 s'est constituée en véritable symbole de la mémoire collective hongroise : c'est la « Génération 56 ». A titre d'exemple, nous

⁴ Entretien avec l'universitaire Daniel Cazés (Mexico, 13 décembre 2005).

pouvons citer le cas d'Iván Szabó et de Tamas Kiss, deux leaders du mouvement étudiant de 1956 qui ont mené une carrière politique après l'effondrement du système communiste. Le premier fut Ministre des finances alors que le second fit une carrière au niveau local et fut nommé Préfet. Rétrospectivement aussi la jeunesse mexicaine de 1968 symbolise la première contestation ouverte du système politique dominé par un parti unique. Dénonçant les violences policières et les arrestations d'opposants politiques, les étudiants mexicains furent les premiers à s'attaquer directement aux fondements autoritaires du régime politique. L'importance symbolique de cette génération semble telle que les étudiants morts en 1968 sont presque devenus des martyrs. Pour de nombreux Mexicains aujourd'hui, c'est cette « Génération 68 » qui a initié le processus de démocratisation du régime politique : « le mouvement de 1968 fut, et est reconnu aujourd'hui, comme le premier pas vers la démocratie au Mexique » [Estrada, 2004].

Parce qu'elle fait partie de la descendance d'un événement historique, la référence à une « génération politique » semble suggérer qu'une génération n'a pas d'existence « en soi ». Formulé plus simplement, on peut avancer que la construction d'une « génération politique » est postérieure à l'événement auquel on l'associe. Et pourtant, il est nécessaire de se demander si une classe d'âge partageant un certain nombre de caractéristiques à un instant « t » de l'histoire de son pays peut constituer un groupe « en soi ». Ce renversement de perspective nous invite à nous pencher sur le contexte politique et social de la Hongrie des années 1950 et du Mexique de la fin des années 1960 afin de voir si on peut y déceler l'existence *a priori* d'une génération contestataire.

II - L'existence a priori d'une génération contestataire ?

Postuler l'antériorité d'une génération contestataire par rapport à une mobilisation estudiantine n'a finalement rien de révolutionnaire, dans la mesure où il est fréquent d'analyser les mouvements étudiants en termes de conflits de générations. Ainsi, Klaus Mehnert remarque que l'impatience et le caractère spontané de la jeunesse sont, avec l'idée de conflit de générations, les arguments que l'on retrouve le plus fréquemment dans les études traditionnelles sur les mouvements de jeunesse [Mehnert, 1976]. Et l'auteur de rappeler, non sans ironie, que ces arguments datent des années vingt ! La façon la plus simple de réfuter ce type d'argumentation consiste en effet à observer que si la principale cause des mouvements étudiants était l'opposition entre les jeunes et leurs parents, nous assisterions constamment à des mobilisations estudiantines.

Mais se méfier des approches en termes de conflits de générations ne signifie pas pour autant les rejeter catégoriquement. En croisant les deux principales définitions de la notion de génération évoquées en introduction (générations d'âge et générations sociales), on peut noter que la jeune génération observe les enjeux politiques à la lumière des événements qui ont marqué sa socialisation, événements qui peuvent différer sensiblement de ceux qui ont marqué la socialisation politique de leurs parents. Dans une telle perspective, un « conflit de générations » peut être compris comme une opposition entre deux façons de percevoir le monde social découlant de contextes de socialisation politiques différents. Selon Mannheim, « des individus contemporains sont soumis pendant les années de la plus grande réceptivité, mais aussi ultérieurement, aux mêmes influences directrices tant de la culture intellectuelle qui les marque que de la situation socio-politique. Ils forment une génération, une contemporanéité parce que ces influences sont homogènes. » [Mannheim, 1990]. Ce serait donc de la rencontre entre une cohorte arrivant à l'âge étudiant (18-25 ans environ) et un contexte politique et cognitif incitant à l'action collective que naîtrait le sentiment d'appartenir à un « ensemble générationnel » [Mannheim, 1990].

La génération mexicaine de 1968 est peut-être la plus évidente à appréhender en termes d'identité collective préexistant à la mobilisation. Les changements économiques, démographiques et technologiques qui marquèrent les années 1960 contribuèrent à diffuser au sein de la jeunesse urbaine une culture largement incomprise par la génération précédente. Minijupes, contraception, cheveux longs et rock'n'roll prenaient le contre-pied de la culture mexicaine catholique et conservatrice. Entre une jeunesse attirée par la culture anglo-saxonne et des parents autoritaires et conservateurs, l'incompréhension régnait. Les témoignages des acteurs recueillis à cette époque par la journaliste Elena Poniatowska sont tout à fait significatifs. « Cent cinquante pesos pour cette jupe ! Mais elle ne mesure même pas trente centimètres ! » s'exclamait une mère de famille. « Quel est le rapport entre la chevelure et la morale ? » demandait ironiquement un étudiant de la faculté d'économie. « Les seuls moments où je m'entendais bien avec mes parents, c'est lorsque nous allions au cinéma car, à ce moment-là, personne ne parlait » confiait une étudiante de l'école d'ingénieurs [Poniatowska, 1971]. Pour comprendre l'émergence d'une génération de jeunes en décalage avec la génération de leurs parents, il est nécessaire de revenir sur les évolutions démographiques, économiques et technologiques qui étaient alors en train de transformer radicalement le visage du Mexique à partir des années 1950.

La première de ces évolutions réside dans le développement rapide des grandes agglomérations qui renforça l'opposition entre le mode de vie urbain et la ruralité. A la fin des années 1960, la croissance des deux plus grandes villes du pays (Mexico et Guadalajara) fut telle qu'à elle deux, elles rassemblaient 21% de la population. L'un des acteurs de la mobilisation de 1968 raconte en effet que « cette énorme migration vers les villes produisit un abîme entre les parents (qui conservaient des valeurs rurales en milieu urbain) et leurs enfants », créant un « choc de valeurs générationnelles observable dans toutes les franges de la société » [Guevara Niebla, 1998]. Pour les jeunes issus de milieux ruraux venus poursuivre des études dans une grande agglomération, ce décalage avec les valeurs de leurs familles était encore plus grand.

Le développement du mode de vie urbain s'accompagna de profondes mutations technologiques. Electricité, eau courante, téléphone et électroménager firent leur apparition dans le quotidien des Mexicains et transformèrent radicalement les modes de vie. Bénéficiant d'un confort que les générations précédentes n'avaient jamais connu, les jeunes étaient alors à la fois confiants en l'avenir et ouverts aux idées nouvelles. « Ils pensaient que le monde était à leur portée et qu'ils pouvaient le changer » [Condés Lara, 1998]. Mais la plus importante de ces mutations technologiques fut peut-être la révolution des moyens de communication. G. Estrada nous rappelle que ce fut durant la décennie des années soixante que l'on assista aux premières retransmissions mondiales à la télévision [Estrada, 2004]. La télévision fit entrer les questions politiques internationales dans les foyers mexicains. Guerre du Vietnam, mouvements d'indépendance nationale, révolution cubaine, mouvement des droits civiques aux Etats-Unis, guérillas latino-américaines... Ces exemples de luttes politiques s'invitèrent, grâce à la télévision, dans la vie quotidienne des Mexicains, et tout particulièrement des jeunes qui y virent des exemples à suivre.

Cette génération de jeunes confiants dans le futur et ouverts au changement se heurta inexorablement au conservatisme et à la rigidité de la société mexicaine des années soixante. L'un des acteurs de la mobilisation rappelle que « les générations antérieures avaient été formées dans un autre moule : vivre une vie modeste, faire des économies, travailler et respecter l'autorité » [Condés Lara, 1998]. Un tel décalage de valeurs ne pouvait que susciter l'incompréhension mutuelle et nourrir l'esprit de rébellion de la jeunesse. Bien que l'on ne puisse résumer le mouvement étudiant de 1968 à la transposition d'un conflit de générations,

l'existence de points de discordance entre générations a probablement contribué à diffuser au sein de la jeunesse estudiantine le sentiment d'appartenir à un même ensemble générationnel avant même que les incidents entre policiers et étudiants ne mettent le feu aux poudres.

Il est par contre beaucoup moins aisé d'appréhender la jeunesse hongroise de 1956 en termes de génération contestataire préexistante à la mobilisation. Censure et contrôle politique régnant, il était presque impossible d'accéder aux oeuvres littéraires ou cinématographiques contestataires. Et pourtant, les étudiants de 1956 partageaient un certain nombre de caractéristiques susceptibles de les unifier, et notamment le fait d'avoir été les premiers à être éduqués dans le système communiste. Or, les témoignages des acteurs nous montrent que loin de créer une génération dévouée au système politique, cet endoctrinement s'est révélé parfaitement contre-productif. L'enseignement obligatoire du marxisme-léninisme a donné aux jeunes Hongrois des armes pour comprendre les contradictions du système dans lequel ils vivaient. Par ailleurs, leur soif de libertés culturelles, qu'il s'agisse de loisirs, de divertissements ou de voyages à l'étranger, contribua elle aussi à unifier cette classe d'âge dans la critique du régime politique.

Contrairement à la génération des jeunes mexicains de 1968, ce n'est pas dans l'opposition face à la génération précédente que la jeunesse de 1956 s'est unifiée, mais plutôt autour du sentiment de partager un même destin collectif. Ce sentiment repose en grande partie sur le fait d'avoir partagé une expérience similaire : avoir été éduqués sous le système communiste. Le fait d'avoir été les premiers à subir l'endoctrinement communiste à l'école unissait de fait cette classe d'âge et, surtout, l'unissait dans la critique du régime. En glissant des références idéologiques dans toutes les matières, les dirigeants communistes avaient mis au point des programmes qui frôlaient parfois avec l'absurdité. On enseignait par exemple que c'était un Russe qui avait inventé l'électricité, ou encore que la Seconde Guerre Mondiale n'avait opposé que les Allemands et les Soviétiques.⁵ Loin de créer une génération de jeunes dévolus au système, cet enseignement contribua au contraire à développer leur esprit critique. « On nous enseignait les principes communistes, mais nous pouvions voir dans la vraie vie qu'il s'agissait de mensonges et de contradictions. Ainsi, ils ont échoué et ont même obtenu le résultat inverse : faire que la jeunesse déteste le communisme », confie un étudiant au lendemain de la mobilisation.⁶

Conscients du décalage entre la théorie et la réalité sociale de leur pays, les jeunes hongrois développèrent souvent un fort sentiment anti-soviétique. Plus l'école leur demandait de célébrer Lénine ou Staline, plus leur ressentiment à l'égard de l'URSS augmentait. Un étudiant note que « la célébration de l'Union Soviétique dépassait les limites. Tout le monde en avait assez. Le résultat de cette adulation constante fut que les jeunes se mirent à détester tout ce qui avait un lien avec le régime et la Russie, à commencer par les films soviétiques. Les jeunes ne voulaient même plus lire les romans de Tolstoï ou de Dostoïevski, alors qu'ils n'avaient rien à voir avec le régime. »⁷ Ce trop-plein d'endoctrinement et de célébrations suscita en retour un attrait croissant pour ce qui provenait de l'Ouest. Les rares Hongrois qui pouvaient traverser le Rideau de fer revenaient avec des images et des témoignages qui contrastaient avec le discours officiel sur l'état de développement des pays capitalistes. Ce témoignage d'un étudiant en littérature est tout à fait significatif :

⁵ CURPH n°131, p.20 : extrait d'un témoignage recueilli en 1957 par les chercheurs de l'Université de Columbia, dans le cadre d'un programme de recherche sur la révolte hongroise nommé CURPH, « Columbia University Research Program on Hungary ».

⁶ CURPH n°226, p.45.

⁷ CURPH n°213, p.44-46.

« Les gens entendaient parler de l'Ouest, voyaient des images de l'Ouest et étaient impressionnés par le fait qu'il y avait beaucoup de voitures. Pour les jeunes, il s'agissait là d'un argument décisif. Ils aimaient aussi le jazz. De façon générale, il y avait une immense adoration de l'Ouest, le concept même d' « Ouest » était fabuleux. »⁸

L'attrance pour le système occidental ne résultait pas seulement du rejet de l'endoctrinement communiste, elle reposait aussi sur le fait que les Hongrois avaient connu, au lendemain de la Seconde guerre mondiale, une courte expérience démocratique. Entre 1945 et 1947, la Hongrie avait retrouvé sa liberté et, surtout, avait connu un gouvernement de coalition rassemblant les principales tendances politiques du pays (parti des petits propriétaires, parti social-démocrate et parti communiste). Or, cette courte expérience démocratique eut lieu au moment où les étudiants de 1956 avaient une dizaine d'années, c'est-à-dire au moment où ils étaient susceptibles de commencer à s'intéresser aux questions politiques. L'un des acteurs de la mobilisation de 1956 nous confia en effet qu'au lendemain de la guerre, tout le monde avait espéré qu'était enfin venu le temps de la liberté, des réformes et des changements sociaux. Les Hongrois avaient alors cru à l'avènement d'une société plus juste et plus équitable.⁹ Pour cette génération de jeunes qui avait connu successivement la libération, l'organisation d'élections libres et le resserrement de l'état communiste, cette troisième étape n'était pas acceptable. Et c'est peut-être de là que s'est développé le sentiment de partager un même destin collectif...

Etroitement contrôlée dans tous les actes de la vie quotidienne, la jeunesse hongroise avait tout simplement soif de liberté. « On a dit que la démocratie populaire était un régime, où *tout ce qui n'était pas interdit était obligatoire*. Les jeunes adolescents ont pu méditer sur cet adage. Toute leur vie était 'organisée'. » [Fejtő, 1996]. Ainsi, François Fejtő nous rappelle à quel point le caractère autoritaire du régime pénétrait tous les aspects de la vie jusqu'à la culture et aux loisirs, n'offrant à cette génération de jeunes que la perspective d'une vie terne et maussade. C'est en tout cas ce qui se dégage du témoignage d'un étudiant en droit et en philosophie :

*« La jeunesse se demandait alors : 'qu'est-ce qu'une jeunesse qui n'a pas le droit d'être jeune ?' Je veux dire qu'il n'y avait pas de liberté, pas de possibilité de voyager, pas de divertissements... La vie était terne. Je pense que la majorité des étudiants partageaient ce sentiment. Notre génération était une génération perdue et ce sentiment d'être perdu renforça la tension et la pression, ce qui mena finalement à la révolution. »*¹⁰

Au cours de l'année 1956, cette génération contestataire a commencé à se rendre de plus en plus visible aux yeux des autres, mais surtout aux yeux d'elle-même. Les étudiants se déplaçaient par centaines pour assister aux conférences organisées par les jeunes intellectuels du Cercle Petöfi.¹¹ Entraînés par ce mouvement de réflexion critique, ils se mirent de plus en plus à discuter entre eux de sujets politiques. « Chaque soir jusqu'à 11h, les dortoirs se transformaient en cercles de débat. Nous discutons de nos lectures et de la situation politique. On pouvait parler librement si on prenait soin d'éviter les quelques informateurs. »¹² Mais ce fut surtout durant les vacances d'été que les étudiants purent constater qu'ils appartenaient à une génération unie dans la critique du régime politique. Les camps de jeunesse et les camps

⁸ CURPH n°213, p.45.

⁹ Entretien avec Gyorgy Forintos (Budapest, 17 juin 2004).

¹⁰ CURPH n°444, p.39.

¹¹ Créé en mars 1956 dans le cadre de l'organisation officielle des jeunesses communistes, ce cercle qui porte le nom du poète hongrois mort durant la révolution de 1848 était un groupe de réflexion organisant des conférences sur des sujets de plus en plus sensibles (économie, historiographie, ressources naturelles du pays, problèmes de la presse et de l'information...).

¹² CURPH n°213, p.110-111.

militaires obligatoires donnèrent, paradoxalement, l'occasion aux jeunes provenant de toutes les régions du pays de se rencontrer, de discuter et d'échanger des idées. Lorsqu'en octobre les étudiants de Szeged initièrent créèrent une organisation étudiante et rédigèrent une liste de revendications politiques, cette génération contestataire mit peu de temps à exprimer son unité. En quelques jours seulement, les étudiants des différentes universités du pays rejoignirent le mouvement et donnèrent à la mobilisation une dimension nationale.

Ainsi, le cas hongrois diffère sensiblement du cas mexicain dans la mesure où c'est dans la critique du régime, et non pas dans l'opposition à la génération précédente, que les jeunes se sont unis. Pour autant, la vaste participation des enseignants et des autorités universitaires dès les premiers jours de la mobilisation mexicaine nous prouve à elle seule qu'il est impossible de réduire cette contestation estudiantine à l'expression d'un simple conflit de générations. A la fois historien et acteur de cette mobilisation étudiante, Guillermo Palacios suggère de renverser la causalité en soulignant que cette idée d'opposition générationnelle a fini par être réappropriée par les acteurs étudiants eux-mêmes. « A mesure que le mouvement a pris de l'importance, les gens ont commencé à lui donner un sens en disant par exemple que c'était un mouvement de rébellion de la jeunesse, de sorte que les acteurs eux-mêmes se sont mis à l'interpréter ainsi. Et le mouvement s'est transformé en véritable Woodstock : on organisait des concerts de rock sur le campus, des chants de protestation et toutes sortes d'activités comme à Berkely, Paris, São Paulo ou Rio de Janeiro ! Mais ce n'était qu'une sorte de création de l'imaginaire collectif qui s'est auto-renforcée au cours de la mobilisation. »¹³ Finalement, la question de la préexistence d'une identité générationnelle semble rappeler étrangement le dilemme de la poule ou de l'œuf... Ce n'est peut-être en termes de causalité qu'il faut étudier les liens existant entre mobilisations étudiantes et générations politiques, mais plutôt en termes d'interactions, les deux se liant et se renforçant mutuellement au cours de l'action collective.

III - Mobilisation politique et diffusion du sentiment de constituer une génération contestataire

En s'inspirant de l'approche des mouvements sociaux suggérée par Michel Dobry, il convient de se demander si ce n'est pas dans la « dynamique propre du conflit » [Dobry, 1992] que l'on peut appréhender la notion de génération politique. Ainsi, l'évolution des « opportunités politiques » [Tarrow, 1989] au cours du mouvement étudiant (maladresses du gouvernement, renforcement de la mobilisation, entrée en scène de groupes de soutien) a probablement contribué à unifier la jeunesse universitaire autour du sentiment que son action contestataire avait des chances de réussir. Dans cette dynamique, les jeunes se sont mutuellement convaincus qu'ils vivaient un moment historique et qu'ils avaient, en tant que génération contestataire, un rôle politique à jouer.

Prendre en compte la dynamique du conflit nous permet tout d'abord de mettre l'accent sur le processus par lequel les acteurs décodent l'ouverture du contexte politique et décident de participer à l'action contestataire. En Hongrie par exemple, l'absence de répression du mouvement étudiant de Szeged a probablement donné l'impression aux jeunes de Budapest que le gouvernement était affaibli, impression confirmée quelques jours plus tard par l'indécision des dirigeants hongrois à l'égard de la manifestation du 23 octobre. Ce jour-là en effet, le ministère de l'Intérieur avait diffusé à la radio un communiqué interdisant toute manifestation mais, une heure et demi plus tard, il diffusa un nouveau message levant cette interdiction. Ce « va-et-vient tragique de l'interdiction et de la levée de l'interdiction » [Méray, 1966] ne manqua pas d'être interprété par les étudiants comme un signe de

¹³ Entretien avec Guillermo Palacios (Mexico, 19 décembre 2005).

vulnérabilité du régime, comme en témoigne ce commentaire d'une étudiante de l'Université polytechnique : « Le gouvernement hongrois était faible et vacillant.(...) L'autorisation de la manifestation signifiait que l'on nous laissait déjà quelques libertés ». ¹⁴ Au Mexique aussi la faiblesse du gouvernement se révéla dès les premiers jours de la mobilisation estudiantine. Incapables de mettre un terme aux violences opposant étudiants et forces de l'ordre, les dirigeants mexicains décidèrent à la hâte de recourir à l'armée. Mais cette intervention militaire dans l'enceinte même d'un bâtiment scolaire n'eut d'autre effet que d'entamer la légitimité du régime en faisant éclater au grand jour sa nature autoritaire. Loin de mettre un terme au conflit, cette décision contribua finalement à l'élargir en ralliant à la mobilisation étudiante un groupe de soutien décisif : les enseignants et les autorités universitaires.

Dans nos deux cas, l'évolution des opportunités politiques au cours de la mobilisation a pu être décodée par les acteurs étudiants comme une preuve de la légitimité de leur mouvement contestataire. Or, cette idée de décodage de la situation politique rappelle précisément le concept de « libération cognitive » qui désigne, selon Doug McAdam, « les événements ou les modifications de conditions qui font soudainement sens aux yeux des acteurs » [McAdam, 1982]. Plus généralement, la libération cognitive correspond à une prise de conscience qui rend nécessaire le passage à l'action. Le témoignage d'un étudiant mexicain illustre parfaitement le concept mis en avant par McAdam : « Le plus important a été la prise de conscience : il fallait faire quelque chose pour changer ce pays ». ¹⁵ En Hongrie aussi les étudiants semblent avoir partagé le sentiment qu'il était nécessaire d'agir, comme en témoigne cet extrait du récit d'un des participants à l'assemblée étudiante du 22 octobre :

« J'étais complètement euphorique. Je commençais vraiment à sentir que j'avais de l'importance, que ce que je pensais et ce que les étudiants pensaient pouvait faire la différence, que le futur était entre nos mains. (...) Ma vie prenait soudainement un sens. Tout ce que je voulais c'était être utile et prendre part à cette lutte, afin que mes compatriotes soient libres, fiers et heureux. » [Lipták, 2001]. De la prise de conscience de la légitimité de la contestation à l'idée d'appartenir à une génération vivant un moment historique, il n'y a qu'un pas à franchir que les étudiants franchiront d'autant plus facilement qu'ils inscrivent leur mobilisation dans la continuité des luttes passées.

L'analyse croisée des témoignages hongrois et mexicains nous permet en effet de souligner l'importance des références aux mobilisations passées. En inscrivant leur mouvement dans la continuité des luttes antérieures, et plus particulièrement des luttes menées par d'autres générations de jeunes, les acteurs de chacun de ces mouvements étudiants se sont convaincus qu'ils constituaient eux aussi une génération politique. Les étudiants hongrois ont ainsi nourri le sentiment de constituer une génération politique en se comparant à la génération du Printemps des peuples de 1848. De la même façon que les jeunes intellectuels rassemblés autour du poète Petöfi avaient pris l'initiative de publier une pétition en douze points adressée à la couronne autrichienne, les étudiants de 1956 considérèrent qu'il était de leur devoir de rédiger une liste de revendications directement adressée au pouvoir politique. « Nous essayions de suivre l'exemple de la dernière révolution hongroise, l'exemple de ceux qui, en 1848, résumèrent les demandes de la nation en douze points » [Lipták, 2001]. « Comme cette analogie était grisante pour nous qui étions peut-être porteurs de la même mission historique » ¹⁶, écrivit dans la soirée du 22 octobre un autre étudiant de l'université polytechnique.

¹⁴ CURPH n°106, p.5.

¹⁵ Témoignage de Marcos Alarcón Rosas, recueilli in Ortega Olivares (1998), p.176.

¹⁶ Extrait des notes de l'étudiant Mihaly Samson, publiées in Méray (1966), p.29.

Le sentiment d'appartenir à une génération ayant un rôle politique à jouer semble s'être aussi largement diffusé au cours de la mobilisation mexicaine de 1968. Les jeunes mexicains ne manquèrent pas d'évoquer le traditionnel rôle de contestation de l'université et de rappeler que l'autonomie de l'Université nationale fut acquise en 1929 à l'issue d'un vaste mouvement étudiant : « l'autonomie universitaire fut conquise dans le sang et le sacrifice », ¹⁷ pouvait-on lire sur les banderoles de 1968. Indépendance, raison et résistance sont ainsi des principes profondément ancrés dans la tradition de l'Université Nationale Autonome de Mexico (UNAM). Rédigé par Vasconcelos, le slogan de cette université (« Par ma race parlera l'esprit ») rappelle à lui seul le rôle que s'attribuent les universitaires mexicains : c'est grâce à l'élite éclairée (« la race ») que peut s'exprimer la raison (« l'esprit »). En 1968, l'idée de constituer une génération contestataire chargée de dénoncer les dérives autoritaires du régime découlera directement de cette conception du rôle de l'université. « Etre étudiant, c'était être militant », ¹⁸ résume l'un des acteurs de la mobilisation.

En définitive, une cohorte devient « génération » lorsqu'elle se rend visible à elle-même et aux yeux des autres en participant à un événement jugé historique par ses contemporains. Parce qu'ils rassemblent physiquement un nombre significatif de jeunes appartenant à une même classe d'âge, les mouvements étudiants rendent le groupe visible à lui-même. « Si l'on peut se permettre une métaphore, on peut dire que, comme pour la matière physique, les groupes sociaux peuvent exister sous différents états plus ou moins solides et compacts et que les manifestations tendent à cristalliser des groupes distendus, entre autres par l'espace géographique. » [Champagne, 1990]. La remarque que Patrick Champagne formulait au sujet des groupes sociaux pourrait tout aussi bien s'appliquer aux ensembles générationnels : c'est l'action collective qui rend visible la génération contestataire. Pour autant, la réflexion que nous venons de mener à partir des cas hongrois et mexicains suggère qu'un mouvement étudiant à forte portée politique et symbolique fait plus que rendre visible l'ensemble générationnel : il transforme la « génération contestataire » en « génération politique ».

Références bibliographiques

AGUSTÍN José, *La contracultura en México*, México, Random House Mondadori, 2004

ARÉCHIGA ROBLES Ruben, CONDÉS LARA Enrique, MELÉNDEZ Jorge, ORTEGA JUÁREZ Joel, POO HURTADO Jorge, *Asalto al cielo. Lo que ne se ha dicho del 68*, México, Editorial Oceano, 1998

AZEMA Jean-Pierre, « La clef générationnelle » in *Vingtième siècle*, Avril-Juin 1989

BELLINGHAUSEN Hermann (coord.), *Pensar el 68*, México, Cal y Arena, 1988.

BENSA Alban, FASSIN Eric, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n°38, mars 2002.

BOURDIEU Pierre, « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de Sociologie*, Paris, Editions de Minuit, Paris, 1984

BRAUNGART Richard et Margaret, « Les générations politiques », in J. Crete et P. Favre (dir.), *Génération et Politique*, Economica, Paris, 1989.

¹⁷ Slogan du mouvement de 1968 cité in Bellinghausen (1988), p.74.

¹⁸ Témoignage de Carlos Martínez Assad, in Bellinghausen (1988), p.73.

- CAZÉS Daniel (coord.), *Memorial del 68. Relato a muchas voces*, México, La Jornada Ediciones, 1993
- CONDÉS LARA Enrique, “Años de rebelión y de esperanzas”, in R. Aréchiga (coord.), *Asalto al cielo. Lo que ne se ha dicho del 68*, México, Editorial Oceano, 1998
- CHAMPAGNE Patrick, « *La manifestation comme action symbolique* », in P. Favre (dir.), *La manifestation*, Paris, Presses de la FNSP, 1990
- COTHRAN Dan A., *Political Stability and Democracy in Mexico. The “perfect dictatorship”?*, Westport Connecticut, Praeger, 1994
- DOBRY Michel, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de la FNSP, 1992
- ESTRADA Gerardo, *1968, Estado y Universidad. Orígenes de la transición política en México*, México, Random House Mondadori, 2004
- FEJTÖ François, *Histoire des démocraties populaires. Tome II. Après Staline*, Paris, Seuil, 1979
- FEJTÖ François, *La tragédie hongroise*, (édition de 1956 revue et complétée), Paris, Horay, 1996
- FEUER Lewis S., *The Conflict of Generations. The Character and Significance of Student Movements*, Londres, Heinemann, 1969
- FILLIEULE Olivier, PECHU Cécile, *Lutter ensemble : les théories de l’action collective*, Paris, L’Harmattan, 1993
- GUEVARA NIEBLA Gilberto, *La democracia en la calle. Crónica de un movimiento estudiantil*, México, Siglo veintiuno editores, 1998
- KENDE Pierre, « Epilogue sous forme de notes complémentaires », in F. Fejtö, *La tragédie hongroise*, Paris, Horay, 1996.
- KISS Tamás, *Magyar Egyetemisták és Főiskolások Szövetsége 1956 – Szeged*, Szeged, Belvedere, 2002
- KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Ed. de l’EHESS, 1990.
- LEMPERIERE Annick, *Intellectuels, Etat et société au Mexique. XX^e siècle. Les clercs de la nation*, Paris, L’Harmattan, 1992
- LIPTÁK Belá, *A Testament of Revolution*, Texas A&M University Press, 2001
- LITVÁN György (ed.), *The Hungarian Revolution of 1956. Reform, Revolt and Repression. 1953-1963*, London and New York, Longman, 1996
- LOMAX Bill, *Hungary 1956*, London, Allison and Busby, 1976
- MANNHEIM Karl, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990

MARSAL Juan F., « Les intellectuels mexicains, le Parti révolutionnaire institutionnel et le massacre de Tlatelolco », in GRAL, Institut d'Etudes Mexicaines, *Intellectuels et Etat au Mexique au XX^{ième} siècle*, Paris, Editions du CNRS, 1979.

McADAM Doug, *Political Process and the Development of Black Insurgency, 1930-1970*, Chicago, University of Chicago Press, 1982

MEHNERT Klaus, *Twilight of the Young. The Radical Movements of the 1960s and their Legacy*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1976

MÉRAY Tibor, *Budapest (23 octobre 1956)*, Paris, Robert Laffont, 1966

MOLNÁR Miklós, *Histoire de la Hongrie*, Paris, Hatier, 1996

ORTEGA OLIVARES Mario, *Octubre Dos. Historias del movimiento estudiantil*, México, Universidad Autónoma Metropolitana, 1998

PONIATOWSKA Elena (1971), *La noche de Tlatelolco*, México, Ediciones Era, 2005.

RAMÍREZ Ramón, *El movimiento estudiantil de México, Julio / diciembre de 1968*, México, Ediciones Era, 1969

RICOEUR Paul, « Evénement et sens », in Jean-Luc PETIT (dir.), *L'événement en perspective*, Raisons Pratiques, Editions de l'EHESS, 1991

ROGRÍGUEZ KURI Ariel, "Los primeros días. Una explicación de los orígenes inmediatos del movimiento estudiantil de 1968", in *Historia Mexicana*, vol. 53, Julio-Septiembre 2003, n°1.

SKOCPOL Theda (ed.), *Vision and Method in Historical Sociology*, Cambridge University Press, 1984.

TARROW Sidney, *Democracy and Disorder. Protest and Politics in Italy*, Oxford, Clarendon Press, 1989

TARROW Sidney, *Power in Movement. Social Movements, Collective Action and Politics*, Cambridge University Press, 1994

ZERMENO Sergio, *México, una democracia utópica. El movimiento estudiantil del 68*, México, Siglo veintiuno editores, 1978